

Portrait de l'artiste en morte ou encore en pharaonne

Catherine Mavrikakis

Volume 46, Number 188, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52839ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mavrikakis, C. (2002). Portrait de l'artiste en morte ou encore en pharaonne. *Vie des Arts*, 46(188), 28–29.

Portrait de l'artiste

en morte ou encore en pharaonne

Catherine Mavrikakis

IMAGINE-MOI, MORTE UN INSTANT. IMAGINE-MOI NE PLUS ÊTRE LÀ. MAIS Y ÊTRE, ENCORE UN PEU, ENCORE UNE HEURE, UN JOUR, UN JOUR OU DEUX. NE M'IMAGINE SURTOUT PAS ABSENTE OU ENTERRÉE. JE NE SUIS PAS ENCORE ENTERRÉE. MAIS JE SUIS LÀ, SUR UN LIT DE REPOS, SUR MON LIT DE MORT COMME ON DIT. MON LIT DE MORTE, OÙ J'AI SI BIEN VÉCU, SUR LEQUEL JE T'AIMERAI BIEN ENCORE. SI JE LE POUVAIS, SI JE N'ÉTAIS PAS MORTE, JUSTEMENT. IMAGINE-MOI PLUS DU TOUT LÀ, ET ABSOLUMENT LÀ. DANS CE CORPS QUI NE DIRAIT PLUS RIEN QUE CE QU'IL A DÉJÀ DIT. DANS CE CORPS SUR LEQUEL TU AURAI TOUTE LA MAÎTRISE, ET POUR LEQUEL TU NE POURRAIS PLUS RIEN. IMAGINE-MOI, MORTE, DANS MA DERNIÈRE ROBE OU MON DERNIER PANTALON, MON DERNIER T-SHIRT, AVEC MA DERNIÈRE COIFFURE, MON DERNIER MAQUILLAGE. IMAGINE-MOI QUAND JE NE SUIS PLUS QU'À TOI, PARCE QUE JE N'Y SUIS PLUS POUR PERSONNE. PAS MÊME POUR TOI.



Vanessa Paquin
masques

Imagine-moi au moment de ma mort. Un peu avant, peut-être. Et puis, un peu après. Tout juste avant. Tout juste après. Le moment précis sera trop court pour le saisir. Alors, on étire le temps. Il y aura avant. Il y aura après. Il y aura aussi le moment de la mort, mais tu n'arriveras pas à mettre le doigt dessus. « Il me semble que c'est à ce moment-là qu'elle a ouvert les

yeux », c'est ce que tu diras pour te rassurer, mais tu n'auras rien vu. Les morts écarquillent les yeux au moment de mourir. C'est ce que l'on dit. Et tu le diras. Parce que de ce moment-là, tu n'auras rien à dire. Alors tu diras cela. Pour ne pas avoir l'air bête. Pour continuer à parler. Pour continuer.

Imagine-moi morte, un instant. Je n'ai pas encore disparu. Je suis là. De moi, tu ne peux commencer le deuil. Je suis sur ce

lit et bientôt, tu crois que je vais me lever. Comme à mon habitude. Je vais me lever. Mais je ne me lève déjà plus. Et pour toujours.

Imagine-moi, la mort, la mort à moi. Celle dont je t'ai tant parlé, mais dont je ne t'avais rien dit.

Mon amour, je ne t'avais préparé à rien. Et surtout pas à cela. Pas à moi, la mort. À moi, morte.

Imagine-moi morte, comme je te l'ai si souvent raconté. Imagine mon cadavre, dont tu ne veux jamais te défaire et que tu rêves de foutre à la poubelle. Comme le reste de ta vie. Tout oublier. Oui. Il le faut. Mais je suis encore là. Encore un peu. Gérard Depardieu a décrit Romy morte. Il paraît qu'elle était si belle. Magnifique sur son lit de mort. Aussi belle que vivante? Plus belle? Belle, certainement, mais morte.

Imagine-moi morte, pas grandiose, juste morte. Je te l'ai si souvent dit: « je mourrai ». Mais aujourd'hui, ce serait pour de vrai.

Imagine-moi. Parce que c'est comme cela que je me vois. Partout, sans cesse. Moi, morte.

Et je bouge toujours, pour ne pas prendre la pose de ma mort. La pose de morte.

Je suis une machine à vitesse. À haute vitesse. C'est si fatigant de toujours bouger. Je ne veux pas m'imaginer morte. Mais c'est ce que je vois sans cesse dans la glace. Ma mort. Ta morte.

Ou alors...

Imagine mon corps éparpillé, en bouillie dans un champ de maïs de l'Indiana.

L'avion s'est écrasé.

Comme il fait bon mourir en morceaux. Ne rien laisser de soi.

Imagine-moi dans un champ de maïs du Midwest. Comme j'y serai bien.

Dans un de ses écrits, Hervé Guibert raconte combien il eut froid dans le dos, lorsqu'il vit, un été, en première page du journal *Libération* une photo de Robert Mapplethorpe «où cet homme d'une quarantaine d'années était devenu un vieillard émâché, ratatiné sur sa canne à pommeau de tête de mort». Pour son ultime représentation en public, Mapplethorpe avait décidé de se faire emmener en fauteuil roulant et accompagné d'une infirmière et d'une tente à oxygène. Pour son ultime photo, Mapplethorpe avait joué le cadavre. Le sien.

La mort mise en scène, Robert Mapplethorpe comme devenir-cadavre, comme allégorie de sa propre mort a quelque chose de sublime pour Jules, l'ami de Guibert, qui s'en confie au narrateur et qui va parvenir à convaincre celui-ci de la beauté de cette représentation de soi en mort. L'on pourrait dire que la parole de Jules sur la beauté des hommes morts ou presque morts a été décisive et que l'œuvre de Guibert, l'œuvre de la fin, s'inscrit totalement dans le dédoublement de soi en cadavre, dans la prise de possession par la représentation, par l'écriture de soi, de sa mort, de son corps saisi par l'effroi du dernier cliché.

Si Guibert joue à cache-cache avec le lecteur, s'il s'amuse à planquer Hervé vivant, à camoufler Hervé mort, c'est que ses livres sont des masques mortuaires avec lesquels il interprète le rôle qui lui est confié dans la comédie de la vie. De même, quand Guibert filme ou photographie, n'est-ce pas pour fixer ce qu'il veut apercevoir de lui au moment où il mourra? Au moment de sa propre mort.

Se voir, s'écrire en mort. Conjuguer en soi Orphée et Eurydice.

L'artiste Cindy Sherman met en scène son corps mort, pourri, violé, battu. Elle se photographie en morte. Elle se pare de toutes les morts qu'elle pourrait avoir, elle incarne toutes les mortes qu'elle pourrait être. Sherman, elle, recherche toutes les images possibles de son cadavre en essayant de voir le cliché le plus intense de sa mort ou de ses diverses mises en scène de mort.

Il n'y aurait pas chez elle la même urgence, l'urgence de celui ou celle qui se sait condamné, l'urgence d'un Guibert, l'urgence d'un Mapplethorpe, qui font œuvre à travers leur lutte constante contre leur dédoublement cadavérique, qui font œuvre dans le compte à rebours de la mort. Mais Sherman, dans ce faire-semblant-pour-de-vrai de la mort nous montre combien est fort l'espace du jeu dans tout portrait de soi en cadavre. Le compte à rebours est là pour tous.

Revient-on des morts? revient-on de la mort? Il y a Ulysse, il y a des héros des enfers. Il y a le Christ. Il y a ceux qui témoignent. Il y a toi qui m'es revenu si souvent de l'Hadès, et moi qui ai ressuscité entre toutes. Encore une fois. Juste pour toi. Il y a ceux qui ont continué à vivre à Sarajevo. Et ceux qui construisent des rêves sur leurs morts en Palestine. Il y a ceux qui reviennent, mais aussi ceux qui ne reviennent pas. Qui ne veulent pas revenir. Mourir, en finir.

Cette fois-ci, je te le dis: je ne veux pas revenir des morts. Pas cette fois-ci. Plus maintenant.

C'en est fini de moi, de la résurrection. C'en est fini de la vie. C'en est fini de la mort. Laisse-moi de l'autre côté de la vie, là d'où je ne peux revenir. Là où je perds jusqu'à mon nom, jusqu'à ma voix. Ne m'appelle plus. Je ne répondrai pas.

Laisse-moi dans mon champ de maïs. Sur mon lit de repos. Dans ma terre maternelle. Sur mon tas de fumier. Laisse-moi là où je suis. Laisse-moi mon cadavre décomposé. Laisse-moi, morte. Laisse-moi à la mort. Je suis de la mort, lasse.



Vanessa Paquin
masques

Aquin, en 1959, dans *L'invention de la mort* se précipite vers son suicide. Il prépare les dernières heures de sa vie qui le mèneront dans le fleuve Saint-Laurent, y lançant à toute vitesse sa voiture. Se voir mort, c'est ce qu'Aquin fait tout le long du texte. Doublage du sujet qui se prend pour pseudonyme le nom «mort». Se dédoubler dans l'acte. Chercher son masque mortuaire dans les eaux froides. Savait-il le grand Hubert qu'il finirait une balle dans la tête, aux ides de mars, dans le Parc Villa-Maria?

L'œuvre comme répétition de sa mort. Pour vivre la grande première, un jour. Le mort en soi comme celui qui souffle l'écriture. Comme si l'écriture de soi ne conduisait qu'au suicide. C'est du moins ce que dit Aquin.

Sophie Calle dans ses mises en scène, ses scénarios, ses poursuites et ses collections n'embaume-t-elle pas sa vie pour en faire un tombeau pharaonique et dérisoire? Sophie Calle, l'empaileuse de son présent.

Quelqu'un a vu mes pleurs. Juste avant de mourir, j'ai pleuré. J'ai versé une larme. Juste avant de mourir. Et puis, juste après, cela continuait à pleurer, mais ce n'était pas moi. Quelqu'un a vu mes larmes. Était-ce avant? Était-ce après? On se rappelle que cela a séché. Il faisait très chaud. Tout a séché. Tout s'efface. Non □